



**2007-2008**

**Université Paris X Nanterre**  
**Service d'enseignement À distance**  
**Bâtiment E - 2ème étage**  
200, Avenue de la République  
92001 NANTERRE CEDEX  
Tel : 01.40.97.76.18

**Envoi du 15-04-2008**

Nombre de pages : 36

**Matière : PHILOSOPHIE L3**  
**E.C. : LLPHI613**

## **Philosophie moderne 4**

Vérité et liberté chez Descartes

M. FAYE Emmanuel

Cours complet

**Pas de devoir**

**Rappel :**

· L'étiquette figurant sur votre enveloppe d'expédition mentionne uniquement les E.C. qui font l'objet d'un envoi. Merci de vérifier que ces E.C. correspondent bien à ceux notés sur votre formulaire d'inscription pédagogique. Si tel n'était pas le cas, merci de nous en informer dans les plus brefs délais.

# Pascal et la vérité

(Première livraison du cours LLPHI613)

Nous avons modifié le sujet de ce cours, afin d'approfondir davantage la question de la vérité et de confronter la pensée de Descartes à son complémentaire et son critique : Pascal.

Blaise Pascal est en effet présenté le plus souvent comme un penseur anti-cartésien. La réalité n'est pas aussi simple. Comme nous le verrons, le développement le plus long qu'il a consacré à Descartes constitue un hommage à l'originalité de son dessein philosophique.

Nous proposons de lire Pascal, non pour en tirer un système ou une doctrine, introuvables dans son oeuvre, mais pour cultiver l'esprit de discernement et l'esprit de netteté, selon les expressions qu'il utilise dans le traité dont nous parlerons surtout et qui s'intitule *De l'esprit géométrique*.

Nous prenons comme base de lecture l'édition du traité et des *Pensées* dans les *Oeuvres complètes* de Pascal par Louis Lafuma dans la collection « l'Intégrale » aux éditions du Seuil. Cette édition a le mérite d'être d'un coût abordable pour un ouvrage relié. Il serait par ailleurs très utile de consulter en bibliothèque l'édition des oeuvres de Pascal dans la Pléiade en 2 volumes par Michel Le Guern, pour la qualité de ses notices, qui présentent un état actualisé de la recherche et des hypothèses nouvelles. Le Guern, après Léon Brunschvicg, considère que les deux écrits intitulés respectivement *De l'esprit géométrique* et *De l'Art de persuader* constituent en réalité les deux parties d'un même traité intitulé *De l'esprit géométrique*. Cependant, dans la mesure où nous travaillerons sur l'édition Lafuma, il nous arrivera de maintenir, pour des raisons pratiques la distinction entre les deux titres Le Guern formule également l'hypothèse

qu'il s'agirait d'un écrit composé en vue de la *Logique ou l'art de penser*, à une époque, le printemps 1657, où Pascal y aurait travaillé avec Antoine Arnauld au château de Vaumuriers, avant qu'il ne s'éloigne d'Arnauld et que ce dernier ne choisisse d'y travailler avec Pierre Nicole.

Ce cours ne constitue pas une présentation générale de l'œuvre de Pascal, mais, plus modestement, une étude de la façon dont il aborde la question du rapport de l'homme à la vérité dans ses écrits relatifs à l'esprit géométrique et à l'art de persuader. Il s'agira également de réfléchir au rapport de Pascal à Descartes et Montaigne, bref, à la philosophie de son temps par rapport à laquelle il se situe.

De même que nous avons pris comme base de travail pour l'étude de Descartes son dialogue sur *La recherche de la vérité*, nous allons nous appuyer sur le traité de Pascal cité, que vous trouverez dans l'édition Lafuma aux p.348-359. Il vous est également demandé de lire de près les XV premières liasses des *Pensées* (p.501-528), ainsi que les pensées concernant l'homme et la philosophie, mais aussi, et surtout, l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse ainsi que la question de l'*ordre*, qui sont disséminées dans les papiers non classés (p.547-606).

Dans cette première livraison du cours, nous nous limiterons à la présentation et au commentaire de la première partie du traité *De l'esprit géométrique*. Nous vous invitons à continuer par vous-même la lecture de cet écrit et des pensées évoquées dont une présentation et un commentaire partiel seront proposés dans la deuxième livraison du cours.

## I. Transmettre la vérité.

### Pascal et l'esprit de netteté dans *De l'esprit géométrique*

#### (1) Descartes, Pascal et l'ordre des géomètres

*De l'esprit géométrique* est un traité inachevé dont il subsiste deux parties : le début d'un exposé sur la méthode de démonstration géométrique, où Pascal distingue définitions de nom et définitions de chose et montre qu'il y a des termes premiers dont la signification est si naturellement claire qu'ils n'ont pas besoin d'être définis (p.349-351) ; puis une longue considération sur les deux infinis, de grandeur et de petitesse (p.351-355).

L'un des points de départ de Pascal semble être les considérations de Descartes sur la méthode des géomètres, que l'on trouve à la fin de ses Réponses aux Seondes objections (*Oeuvres de Descartes*, Pléiade, p.387-389). Descartes distingue deux manières de démontrer : l'une par analyse ou résolution, l'autre par synthèse ou composition. La voie de l'analyse est celle que Descartes a suivie dans ses *Méditations*. Voici comment il la présente dans ses Réponses :

L'analyse montre la vraie voie par laquelle une chose a été méthodiquement inventée, et fait voir comment les effets dépendent des causes ; en sorte que, si le lecteur la veut suivre, et jeter les yeux soigneusement sur tout ce qu'elle contient, il n'entendra pas moins parfaitement la chose ainsi démontrée, et ne la rendra pas moins sienne, que si lui-même l'avait inventée.

Ainsi, l'analyse cartésienne correspond à la recherche effectivement entreprise, et permet au lecteur de revivre l'ordre de ses pensées. La synthèse cartésienne, au contraire, « démontre à la vérité clairement ce qui est contenu en ses conclusions, et se sert d'une longue suite de définitions, de demandes, d'axiomes, de théorèmes et de problèmes, afin que si on lui nie quelques conséquences, elle fasse voir comment elles sont contenues dans les antécédents ». C'est cette voie que Descartes emprunte dans l'exposé géométrique de sa métaphysique, proposé à la suite des Réponses aux Seconde objections à la demande du P. Mersenne (*Oeuvres de Descartes*, Pléiade, p.390-398).

La problématique de Pascal n'est pas exactement la même. Tandis que Descartes distingue les deux voies de l'analyse et de la synthèse à propos de la philosophie première ou métaphysique, l'expérience de Pascal est bien plus directement liée à la géométrie, puisque la rédaction de cet opuscule précéderait de peu ses travaux sur la ligne appelée roulette, ou cycloïde.

La grande différence entre Descartes et Pascal, nous semble-t-il, c'est que Descartes estime que la voie par laquelle une vérité a été découverte est également la plus propre à la faire apprendre. Pascal, au contraire, apparaît comme plus conscient de la difficulté qu'il y a à transmettre une vérité découverte. Au début de l'opuscule *De l'esprit géométrique*, il distingue en effet trois visées :

On peut avoir trois principaux objets dans la recherche de la vérité : l'un, de la découvrir quand on la cherche ; l'autre, de la démontrer quand on la possède ; le dernier, de la discerner d'avec le faux quand on l'examine. (éd. Lafuma, p.348).

Et il ajoute :

Je ne parle point du premier : je traite particulièrement du second, et il enferme le troisième.

Pascal estime que l'ordre de l'analyse a été suffisamment exposé, et c'est principalement à Descartes qu'il pense très certainement lorsqu'il affirme que « la géométrie, qui excelle en ces trois genres, a expliqué l'art de découvrir les vérités inconnues ; et c'est ce qu'elle appelle analyse, et dont il serait inutile de discourir après tant d'excellents ouvrages qui ont été faits ». Ce qui lui importe, c'est donc d'établir l'art de transmettre le plus distinctement possible une vérité déjà connue et, pour cela, d'en effectuer la vérification en proposant la démonstration la plus parfaite qu'il se peut.

Ce n'est pas seulement son expérience de géomètre qui inspire Pascal, c'est également son expérience de la controverse. Il exprime cela dans une phrase tout à fait centrale :

Il me semble, par l'expérience que j'ai de la confusion des disputes, qu'on ne peut trop entrer dans cette esprit de netteté, pour lequel je fais tout ce traité, plus que pour le sujet que j'y traite (p.351, col. 1)

Cette expérience des disputes, c'est à la fois celle des controverses en physique autour du vide (voir la correspondance de Pascal et du P. Étienne Noël, éd. Lafuma, p.199 sq.) et celle des querelles et des arrangements entre théologiens à propos de la grâce (voir la question du *pouvoir prochain* dans la première *Lettre écrite à un Provincial*, p.373-375).

La phrase citée de Pascal n'est pas seulement importante pour sa valeur de témoignage autobiographique. Elle nous révèle aussi dans quel

esprit il a composé son traité. Il ne s'agit pas seulement de donner les règles de l'ordre géométrique, mais, de façon plus universelle, d'introduire à cet esprit de netteté que Pascal cultive en toute chose, qu'il s'agisse de mathématiques, de physique, de morale ou de théologie.

Par ailleurs, Pascal se montre plus conscient que Descartes de l'importance du langage dans la transmission de la vérité. Il met l'accent sur l'importance qu'il y a à définir tous les noms et à toujours substituer mentalement la définition à la place du défini. C'est la seule façon de lever les équivoques dans la transmission d'une vérité.

## ***(2) La nature et la raison***

Cependant, comme Descartes, il est conscient de l'impossibilité humaine de tout définir et de tout prouver :

en poussant les recherches de plus en plus, on arrive nécessairement à des mots primitifs qu'on ne peut plus définir, et à des principes si clairs qu'on n'en trouve plus qui le soient davantage pour servir à leur preuve (p.350, col.1, §1)

Cette impuissance apparaît en même temps comme un appui et une force. En effet, si l'ordre géométrique « ne définit pas tout et ne prouve pas tout », « il ne suppose que des choses claires et constantes par la lumière naturelle, et c'est pourquoi il est parfaitement véritable, la nature le soutenant au défaut du discours » (ibid.).

Par ces propos, Pascal se révèle à la fois proche et éloigné de Descartes. Proche, parce qu'il reconnaît l'importance de la lumière naturelle dans la connaissance ; éloigné, parce qu'il ne parle pas ici de la « lumière naturelle de la raison ». C'est pour lui le sentiment ou le cœur qui

vient soutenir la raison assimilée au raisonnement ou au discours, comme le précise tout un ensemble de pensées sur le cœur et la raison, l'esprit de finesse et l'esprit géométrique, que nous aurons l'occasion d'étudier.

D'un côté, Pascal est très proche de Descartes, au point que l'on peut se demander s'il n'aurait pas consulté le manuscrit de la *Recherche de la vérité par la lumière naturelle*. Là où Descartes écrit : « il y a bien des choses que nous rendrons plus obscures en voulant les définir » (Pléiade, p.899, l.2-3), Pascal affirme que « l'éclaircissement qu'on en voudrait faire apporterait plus d'obscurité que d'instruction » (p.350, col.1, §5). Mais il est plus vraisemblable qu'il connaît le jugement de Descartes par d'autres textes comme l'article 10 des *Principes de la philosophie*, première partie, intitulé : « *Qu'il y a des notions d'elles-mêmes si claires qu'on les obscurcit en les voulant définir à la façon de l'Ecole, et qu'elles ne s'acquièrent point par l'étude, mais naissent avec nous* ».

De l'autre, Pascal propose une conception des facultés humaines selon laquelle la raison n'est plus auto-fondatrice. Elle a pour complémentaire ce qu'il nomme, dans ce traité, la nature ou lumière naturelle, et, dans les *Pensée*, le cœur. Sur cette question fondamentale, le traité *De l'esprit géométrique* et les *Pensées* s'éclairent réciproquement, car leur confrontation réciproque nous montre qu'il ne s'agit pas avant tout pour Pascal de limiter la raison afin de laisser place à la foi. Son but n'est pas seulement apologétique. Il s'agit d'exprimer une vérité première, à savoir que la raison a besoin pour connaître d'une faculté complémentaire qui lui apporte le discernement des principes.

### ***(3) Définitions de nom et définitions de chose***

Par ailleurs, l'essentiel est de bien entendre ce que Pascal entend par définitions. Il distingue nettement les définitions de nom et les définitions



de chose et restreint l'exigence de définir tous les termes aux définitions de nom. En effet, « les définitions ne sont faites que pour désigner les choses que l'on nomme, et non pas pour en montrer la nature » (p.350, col.II, §3). Tandis que les définitions de nom sont libres, au sens où il suffit de préciser : « j'entends par... », ou « j'appelle... » afin de lever toute équivoque dans l'usage d'un terme, les définitions de chose sont des propositions qui restent à prouver et sont sujettes à contradiction. Pascal le précise à propos du mot *temps* : « tous les hommes n'ont pas la même idée de l'essence des choses ; ce n'est pas la nature des choses qui est connue de tous, mais le rapport entre le nom et la chose ». Cette distinction entre définitions de nom et définitions de chose sera reprise par Arnauld et Nicole dans la *Logique ou l'art de pensée*, dite Logique de Port-Royal (voir les derniers chapitres de la première partie, qui porte sur les idées).

Remarquons que la distinction pascalienne est préfigurée par Descartes dans ce qu'il dit de la définition de la vérité dans sa lettre au P. Mersenne du 16 octobre 1639 :

c'est une notion si transcendentale, qu'il est impossible de l'ignorer : en effet, on a bien des moyens pour examiner une balance avant que de s'en servir, mais on n'en aurait point pour apprendre ce que c'est que la vérité, si on ne la connaissait de nature. Car quelle raison aurions-nous de consentir à ce qui nous l'apprendrait, si nous ne savions qu'il fût vrai, c'est-à-dire, si nous ne connaissions la vérité ? Ainsi on peut bien expliquer *quid nominis* à ceux qui n'entendent pas la langue, et leur dire que ce mot vérité, en sa propre signification, dénote la conformité de la pensée avec l'objet, mais que, lorsqu'on l'attribue aux choses qui sont hors de la pensée, il signifie seulement que ces choses peuvent servir d'objets à des pensée

véritables, soit aux nôtres, soit à celles de Dieu ; mais on ne peut donner aucune définition de logique qui aide à connaître sa nature.

Nous avons déjà rencontré cette lettre décisive dans le cours du premier semestre sur « Descartes et la vérité », mais il importe d’y revenir, car nous trouvons là esquissée la distinction entre une définition de nom qui ne donne que la signification du mot et une définition que Descartes appelle ici « de logique » mais qui correspond assez bien à la définition de chose dans le langage de Pascal, où il s’agit d’aider à connaître la nature de la chose signifiée par ce mot.

En mettant ainsi l’accent sur les définitions de nom, Pascal précise les conditions d’une axiomatique. Mais il ne s’agit pas seulement d’une exigence formelle. Le travail de l’esprit est tout aussi important et il ne suffit pas d’avoir défini l’usage d’un terme, il faut s’obliger à substituer mentalement la définition à la place du défini afin de lever toute équivoque. C’est à cette condition que peut être préservé cet esprit de netteté qui est le véritable but du traité.

Pour rechercher comme pour transmettre la vérité, il faut cultiver cet esprit de netteté, qui résume bien l’exigence de Pascal. Cela est vrai dans tous les domaines, qu’il s’agisse de la géométrie, de la physique, de la morale ou de la théologie. Quel que soit le sujet auquel Pascal s’applique, que, sous le pseudonyme de Louis de Montalte, il s’attaque dans les *Provinciales* au probabilisme des Jésuite ou, sous l’anagramme d’Amos Dettonville, il résolve des problèmes de géométrie concernant la cycloïde, ou que, sous le nom de Salomon de Tultie, il rédige ses *Pensées*, c’est, à chaque fois, le même esprit de netteté qu’il applique à la question à laquelle il consacre toutes ses forces.

## Pascal et la vérité

(Seconde livraison du cours LLPHI613)

Pascal a souvent été présenté comme un penseur anti-cartésien. Et il est vrai que l'on trouve dans ses *Pensées* des critiques qui concernent d'ailleurs moins Descartes comme tel qu'en tant qu'il représenterait ceux qui « approfondissent trop les sciences »<sup>1</sup>. Cependant, le texte le plus développé de Pascal évoquant Descartes, que l'on trouve à la fin de l'*Art de persuader*, constitue la reconnaissance positive de l'originalité, la force et la vitalité de son projet philosophique. Nous proposons d'étudier ce texte.

Commençons par dresser le **plan de l'Art de persuader** (éd. Lafuma, p.355-359). Il comprend trois grands développements :

1/ (De la p.355 à la p.356, col.II, § 4) De même qu'au début de *l'Esprit géométrique*, Pascal avait commencé par circonscrire son sujet, il écarte ici les vérités divines pour ne parler que des vérités de notre portée, puis distingue l'art d'agrèer et l'art de convaincre. Tandis que l'art d'agrèer ne saurait être aisément réductible à des règles, les principes du plaisir étant trop variables et instables, il concentre son propos sur l'examen de l'art de persuader entendu comme art de convaincre. L'art de persuader est défini comme « la conduite des preuves méthodiques parfaites ».

2/ (De la p.356, col.II, § 5 à la p.357, col.I, avant-dernier §) Cet art de persuader consiste entre trois parties essentielles et comprend huit règles, elles-mêmes réductibles à cinq.

---

<sup>1</sup> « Ecrire contre ceux qui approfondissent trop les sciences. Descartes. » *Pensées*, Lafuma [=L] 553, Le Guern [=LG] 476.

3/ (De la p.357, dernier § de la col. I, à la fin du texte, p.359) Alors que Pascal annonçait qu'il allait traiter de « l'ordre dans lequel on doit disposer les propositions, pour être dans une suite excellente et géométrique », le texte est interrompu. Il reprend avec la condensation des cinq règles désormais résumées en deux règles seulement. Pascal distingue alors trois objections possibles à l'*Art de persuader*. Il entreprend de répondre à la première objection : que cette méthode n'aurait rien de nouveau et que ses règles auraient déjà été énoncées par les logiciens. C'est dans ce contexte qu'il va évoquer la différence entre le *cogito* chez Descartes et chez saint Augustin.

Il importe de tenir compte de cette interruption du texte, car cela signifie que la troisième partie de ce qui nous est parvenu de l'*Art de persuader* peut être en réalité un fragment rapporté et rédigée à une date ultérieure. Nous verrons pourquoi ce point est important. Précisons cependant tout de suite le point suivant, afin de prévenir un contresens auquel peut conduire l'édition Lafuma: si Pascal avait effectivement traité de l'ordre géométrique dans lequel disposer les propositions, il aurait rempli le programme de la deuxième section, programme annoncé au début du traité *De l'esprit géométrique* (p.349, en haut de la col.I). Mais, comme on l'a dit, le texte s'interrompt à cet endroit, de sorte que Lafuma a tort de présenter l'*Art de persuader* comme la section II du traité.

Nous allons maintenant analyser un texte de huit paragraphes extrait de la troisième partie de l'*Art de persuader*, à cause de son importance, mais aussi en vue de présenter, sous une forme évidemment résumée, sinon un modèle, du moins un exemple de commentaire composé. Nous commencerons par donner le texte à la page suivante.

## II. Sur la différence entre le mot et l'esprit

(le *cogito* chez Descartes et Augustin)

[§ 1] Ceux qui ont l'esprit de discernement savent combien il y a de différence entre deux mots semblables, selon les lieux et les circonstances qui les accompagnent. Croira-t-on, en vérité, que deux personnes qui ont lu et appris par cœur le même livre le sachent également, si l'un le comprend en sorte qu'il sache tous les principes, la force des conséquences, les réponses aux objections qu'on y peut faire, et toute l'économie de l'ouvrage ; au lieu qu'en l'autre ce soient des paroles mortes, et des semences qui, quoique pareilles à celles qui ont produit des arbres si fertiles, sont demeurées sèches et infructueuses dans l'esprit stérile qui les a reçues en vain ?

[§ 2] Tous ceux qui disent les mêmes choses ne les possèdent pas de la même sorte ; et c'est pourquoi l'incomparable auteur de *l'Art de conférer* s'arrête avec tant de soin à faire entendre qu'il ne faut pas juger de la capacité d'un homme par l'excellence d'un bon mot qu'on lui entend dire : mais, au lieu d'étendre l'admiration d'un bon discours à la personne, qu'on pénètre, dit-il, l'esprit d'où il sort ; qu'on tente s'il le tient de sa mémoire ou d'un heureux hasard ; qu'on le reçoive avec froideur ou avec mépris, afin de voir s'il ressentira qu'on ne donne pas à ce qu'il dit l'estime que son prix mérite : on verra le plus souvent qu'on le lui fera désavouer sur l'heure, et qu'on le tirera bien loin de cette pensée meilleure qu'il ne croit, pour le jeter dans une autre toute basse et ridicule. Il faut donc sonder

comme cette pensée est logée en son auteur ; comment, par où, jusqu'où il la possède : autrement, le jugement précipité sera jugé téméraire<sup>2</sup>.

[§ 3] Je voudrais demander à des personnes équitables si ce principe : « La matière est dans une incapacité naturelle, invincible de penser », et celui-ci : « Je pense, donc je suis », sont en effet une même chose dans l'esprit de Descartes et dans l'esprit de saint Augustin, qui a dit la même chose douze cents ans auparavant.

[§ 4] En vérité, je suis bien éloigné de dire que Descartes n'en soit pas le véritable auteur, quand bien même il ne l'aurait appris que dans la lecture de ce grand saint ; car je sais combien il y a de différence entre écrire un mot à l'aventure sans y faire une réflexion plus longue et plus étendue et apercevoir dans ce mot une suite admirable de conséquences, qui prouve la distinction des natures matérielle et spirituelle, et en faire un principe ferme et soutenu d'une physique entière, comme Descartes a prétendu faire. Car, sans examiner s'il a réussi efficacement dans sa prétention, je suppose qu'il l'a fait, et c'est dans cette supposition que je dis que ce mot est aussi différent dans ses écrits d'avec le même mot dans les autres qui l'ont dit en passant, qu'un homme mort d'avec un homme plein de vie et de force.

[§ 5] Tel dira une chose de soi-même sans en comprendre l'excellence, où un autre comprendra une suite merveilleuse de conséquences qui nous fait dire hardiment que ce n'est plus le même mot, et qu'il ne le doit non pas à celui d'où il l'a appris, qu'un arbre admirable n'appartiendra à celui qui en aurait jeté la semence, sans y penser et sans la connaître, dans une terre abondante qui en aurait profité de la sorte par sa propre fertilité.

---

<sup>2</sup> Je corrige ici le texte de l'édition Lafuma d'après l'édition Le Guern.

[§ 6] Les mêmes pensées poussent quelquefois tout autrement dans un autre que dans leur auteur : infertiles dans leur champ naturel, abondantes étant transplantées.

[§ 7] Mais il arrive bien plus souvent qu'un bon esprit fait produire lui-même à ses propres pensées tout le fruit dont elles sont capables, et qu'ensuite quelques autres, les ayant ouï estimer, les empruntent et s'en parent, mais sans en connaître l'excellence ; et c'est alors que la différence d'un même mot en diverses bouches paraît le plus.

[§ 8] C'est de cette sorte que la logique a peut-être emprunté les règles de la géométrie sans en comprendre la force : et ainsi, en les mettant à l'aventure parmi celles qui lui sont propres, il ne s'ensuit pas de là qu'ils aient entré dans l'esprit de la géométrie ; et je serai bien éloigné, s'ils n'en donnaient pas d'autres marques que de l'avoir dit en passant, de les mettre en parallèle avec cette science, qui apprend la véritable méthode de conduire la raison.

Blaise Pascal, *De l'Art de persuader*, éd. Lafuma p.357-358.

## Commentaire

Le point de départ de ce texte, c'est, je le rappelle, la volonté de répondre à l'objection possible selon laquelle « cette méthode », c'est-à-dire les règles de l'art de persuader, « n'aurait rien de nouveau ». Plus précisément, Pascal entend faire sentir « combien il y a de différence entre ce qui est dit ici et ce que quelques logiciens en ont peut-être décrit d'approchant au hasard, en quelques lieux de leurs ouvrages » (paragraphe précédant le texte). Ce faisant, il généralise, et apporte la preuve de ce que la vraie signification d'un mot (au sens d'un propos tenu ou écrit) ne dépend pas seulement de la lettre, mais avant tout de l'esprit qui le profère, l'écrit ou le comprend. Bref, il faut savoir juger du mot par l'esprit.

Pascal illustre la même idée tour à tour du point de vue du lecteur qui assimile un livre [§ 1], de l'interlocuteur qui entend proférer un mot dans une conversation [§ 2] et de l'auteur même d'un mot [§ 3]. Il envisage ainsi successivement ce qu'il en est pour le lecteur, l'auditeur ou l'écrivain.

Remarquons l'unité profonde de tout le développement. Ainsi, l'opposition développée à la phrase 2 du paragraphe 1 entre l'assimilation d'un même livre par un esprit fécond et un « esprit stérile », utilise déjà la métaphore des semences et de l'arbre qui sera reprise au paragraphe 5.

Au second paragraphe, Pascal s'appuie sur Montaigne qu'il cite avec éloge, comme « l'incomparable auteur de *l'Art de conférer* ». *L'Art de conférer* est le titre du chapitre VIII du livre III des *Essais*. Voici en effet ce qu'écrit Montaigne dans le passage auquel pense Pascal :

La plupart des hommes sont riches d'une suffisance étrangère. Il peut bien advenir à tel de dire un beau trait, une bonne réponse et sentence, et la mettre en avant sans en connaître la force. On ne tient pas tout ce



qu'on emprunte, à l'aventure se pourra-t-il vérifier par moi-même. Il n'y faut point toujours céder, quelque vérité ou beauté qu'elle ait. Ou il la faut combattre à escient, ou se tirer arrière, sous couleur de ne l'entendre pas, pour tâter de toutes parts comment elle est logée en son auteur.

On comprend l'importance du recours à Montaigne : cela permet de remonter du mot à son auteur, de passer de la lettre à l'esprit, de ne pas oublier l'homme qui se trouve à l'origine de tout discours. En outre, c'est le privilège de la conversation ou de la « conférence » (mot qui a ici le même sens), que de permettre de mettre à l'épreuve celui qui profère un bon mot, afin de voir s'il peut en être dit véritablement l'auteur. La façon dont Pascal reprend et développe le propos de Montaigne met davantage que ce dernier l'accent sur le rôle de l'amour-propre.

Ce sont les deux paragraphes suivants [§2 & 3] qui sont les plus importants et qui constituent bien plus qu'une simple illustration de l'idée générale que veut exprimer Pascal. Le fait de rapprocher le « je pense, donc je suis » de Descartes et la pensée d'Augustin n'est pas nouveau au XVII<sup>e</sup> siècle. Avant Pascal, Mersenne, Colvius, Arnauld l'ont fait. Mais la façon de le faire est entièrement nouvelle. Il importe donc de s'arrêter sur ces rapprochements antérieurs pour mieux comprendre quelle est ici l'intention de Pascal.

Le premier à avoir rapproché Descartes et Augustin est le P. Mersenne, dans une lettre à Descartes de 1637, dont nous connaissons l'existence par la réponse de Descartes au P. Mersenne, le 15 mai 1637. Il lui écrit :

Je ne vous ai rien mandé du passage de Saint Augustin, pour ce qu'il ne me semble pas s'en servir au même usage que je fais. (AT I, 376)

Descartes annonce ici ce que dira Pascal. Trois ans plus tard, c'est un ministre protestant, Colvius, qui écrit à Descartes sur le même sujet. Cette fois encore, nous n'avons que la réponse du philosophe. Elle est très importante, car elle anticipe encore plus précisément ce que dira Pascal :

Vous m'avez obligé de m'avertir du passage de st Augustin, auquel mon Je pense, donc je suis a quelque rapport ; je l'ai été lire aujourd'hui en la bibliothèque de cette ville [Leyde], et je trouve véritablement qu'il s'en sert pour prouver la certitude de notre être, et ensuite pour faire voir qu'il y a en nous quelque image de la Trinité, en ce que nous sommes, nous savons ce que nous sommes, si nous aimons cet être et cette science qui est en nous ; au lieu que je m'en sers pour faire connaître que ce *moi*, qui pense, est une *substance immatérielle*, et qui n'a rien de corporel ; qui sont deux choses fort différentes. Et c'est une chose qui se soi est si simple et si naturelle à insérer, qu'on est, de ce qu'on doute, qu'elle aurait pu tomber sous la plume de qui que ce soit ; mais je ne laisse pas d'être bien aise d'avoir rencontré avec saint Augustin, quand ce ne serait que pour fermer la bouche aux petits esprits qui ont tâché de regabeler sur ce principe. (AT III, 247-248)

Cette lettre apporte plusieurs indications : elle nous confirme que Descartes ne connaissait ou ne se souvenait pas du ou des passage(s) d'Augustin cité(s) par Colvius et qu'il n'avait même pas chez lui les textes en question d'Augustin. Par ailleurs, Descartes précise bien la différence entre la portée théologique du propos d'Augustin et l'intention philosophique qui donne sens à son « Je pense, donc je suis ». Ce principe,

en effet, lui sert à prouver l'immatérialité du moi pensant, ce qui annonce précisément le premier des deux principes mentionnés par Pascal.

Il faut préciser en outre que nous savons presque certainement que Colvius songeait à la *Cité de Dieu* d'Augustin, chapitre 26, par une lettre de Descartes au P. Mersenne en date de décembre 1640, dans laquelle c'est ce texte qu'il mentionne.

Ces lettres de Descartes à Mersenne et à Colvius ne seront publiées de façon posthume, par Clerselier, que le 28 mai 1659, au second des trois volumes de *Lettres* de Descartes édités par ses soins. Il est donc peu probable que Pascal ait pu lire ces lettres dans cet ouvrage avant de rédiger ce passage de l'*Art de persuader*, surtout si l'on considère que de février 1659 à l'été 1660, il fut trop souffrant pour pouvoir prendre la plume. Mais il a pu en lire des copies manuscrites, car l'on sait que Clerselier a fait circuler des copies de lettres, et qu'il était en relations avec Antoine Arnauld.

Il faut maintenant en venir à la position d'Arnauld. Nous la connaissons pas trois textes :

**(1) Les Quatrièmes objections aux *Méditations métaphysiques* (1641).**

Au début de la première partie des objections, qui s'intitule « De la nature de l'esprit humain », voici ce qu'écrit Arnauld :

La première chose que je trouve ici digne de remarque, est de voir que Monsieur Descartes établisse pour fondement et premier principe de toute sa philosophie ce qu'avant lui saint Augustin, homme de très grand esprit et d'une singulière doctrine, non seulement en matière de théologie, mais aussi en ce qui concerne l'humaine philosophie, avait pris pour la base et le soutien de la sienne. Car, dans le livre second du

*Libre arbitre*, chap.3, Alipius disputant avec Evodius et voulant prouver qu'il y a un Dieu : Premièrement, dit-il, je vous demande, afin que nous commencions par les choses les plus manifestes, savoir :si vous êtes, ou si peut-être vous ne craigniez point de vous méprendre en répondant à ma demande, combien qu'à vrai dire, si vous n'étiez point, vous ne pourriez jamais être trompé. Auxquelles paroles reviennent celles-ci de notre auteur : Mais il y a un je ne sais quel trompeur très puissant et très rusé, qui met toute son industrie à me tromper toujours. Il est donc sans doute que je suis, s'il me trompe.

A cette date, Arnauld ne peut pas connaître la correspondance de Descartes avec Mersenne et Colvius sur le sujet du « Je pense, donc je suis ». Pour sa part, loin de marquer une différence entre les deux auteurs, il estime au contraire que Descartes a établi pour sa philosophie le même fondement et le même premier principe que saint Augustin. Assez curieusement, au lieu de citer l'un des deux textes les plus proches du « Je pense, donc je suis » : la *Cité de Dieu* et *De la Trinité*, il cite un passage du traité *Du libre arbitre* et le rapproche, non pas directement du « Je pense, donc je suis », mais du passage qui le précède immédiatement : « ego etiam sum, si me fallit » (AT VII, 25, 1.8) : « je suis, s'il me trompe », plus proche du texte augustinien au sens où celui-ci s'appuie sur l'expérience de l'erreur et non du doute.

En réponse, Descartes ne s'attarde pas sur le rapprochement et se contente d'écrire ceci : « Je ne m'arrêterai point ici à la remercier du secours qu'il m'a donné en me fortifiant de l'autorité de saint Augustin... ». Dans le contexte de la réception de ses *Méditations*, il importe plus à Descartes d'avoir pour lui l'autorité d'Augustin, soulignée depuis par un docteur en Sorbonne comme l'est depuis peu Arnauld, que de

préciser, comme il l'a fait dans des lettres privées à Mersenne et Colvius, tout ce qui distingue sa pensée de celle du Père de l'Eglise.

**(2) La lettre d'Arnauld à Descartes du 3 juin 1648 :**

Voici ce qu'Arnauld lui écrit dans une lettre latine anonyme, qui est comme un complément aux Quatrièmes objections :

Ce que vous avez écrit de la distinction qui est entre l'âme et le corps me semble très clair, très évident, et tout divin, et comme il n'y a rien de plus ancien que la vérité, j'ai eu une singulière satisfaction de voir que presque les mêmes choses (*eadem fere*) avaient été autrefois agitées fort agréablement par saint Augustin, dans tout le livre dixième de la Trinité, mais principalement au chapitre dixième.

Cette fois, Arnauld évoque le traité *De la Trinité* et à nouveau, il insiste sur la grande similitude entre les deux auteurs, même s'il faut relever la nuance du *fere* latin. Dans sa réponse, Descartes ne dit rien de ce rapprochement.

**(3) La seconde édition de *La Logique ou l'Art de penser* (1664) :**

Dans la quatrième partie, premier chapitre de la *Logique* dite de Port Royal, composée par Antoine Arnauld et Pierre Nicole, mais qui inclut des éléments inédits tirés de manuscrits de Descartes et de Pascal, les auteurs reviennent sur la question. Cette fois, Augustin seul est mentionné :

Que s'il se trouvait quelqu'un qui pût entrer en doute, s'il ne dort point, ou s'il n'est point fou, ou qui pût même croire, que l'existence de toutes les choses extérieures est incertaine, et qu'il est douteux s'il y a un soleil,

une lune et une matière ; au moins personne ne saurait douter, comme dit saint Augustin, s'il est, s'il pense, s'il vit : car soit qu'il dorme, ou qu'il veille, soit qu'il ait l'esprit sain, ou malade, soit qu'il se trompe, ou qu'il ne se trompe pas ; il est certain au moins puisqu'il pense, qu'il est et qu'il vit, étant impossible de séparer l'être et la vie de la pensée, et de croire que ce qui pense, n'est pas, et ne vit pas, et de cette connaissance claire, certaine, et indubitable, il en peut former une règle, pour approuver comme vraies toutes les pensées qu'il trouvera claire, comme celle-là lui paraît. (*La Logique ou l'Art de penser*, IV, I, 2<sup>e</sup> édition, 1664, éd.critique par Pierre Clair et François Girbal, Paris, Vrin, 1981, p.293).

Le contexte de ce paragraphe rappelle Augustin, au sens où il est question de répondre aux sceptiques et aux Pyrrhoniens. En outre, l'évocation non seulement du fait d'exister mais de celui de vivre est également repris à Augustin. Mais pour le reste, l'argument de la folie, la mise en doute explicite des choses extérieures, l'inférence de la pensée à l'existence, le vocabulaire de la clarté, de la certitude et de l'indubitable et, surtout, le fait de tirer une règle de cette certitude, tout cela vient de Descartes et non d'Augustin, de sorte que le fait de taire son nom constitue intellectuellement une sorte d'abus de la part d'Arnauld et de Nicole.

Sans doute Pascal n'a-t-il pas pu connaître ce dernier texte, lui qui est mort en août 1663, un an avant la seconde édition de la *Logique*. Mais il a certainement connu le premier et peut-être le second et, surtout, il ne fait pas de doute qu'il a dû discuter de ces questions avec Arnauld au temps où ils travaillaient ensemble à la préparation de la *Logique*.

Or, sur le fond, nous constatons que Pascal prend nettement le contre-pied d'Arnauld, en attribuant à Descartes et non à Augustin le fait d'être

véritablement auteur du « Je pense, donc je suis ». De plus, il le fait pour défendre la nouveauté des règles de l'*Art de persuader* telles qu'il les a conçues et exposées. Pascal identifie donc sa position à celle de Descartes. Certes, l'éloge de Descartes comprend une réserve : Pascal ne juge que la nouveauté du dessein philosophique de l'auteur des *Principes de la philosophie*, et non la réalisation de ce dessein. Mais, à la différence d'Arnauld, il a parfaitement vu en quoi l'intention de Descartes diffère profondément de celle d'Augustin. Les métaphores utilisées : l'opposition entre « un homme plein de vie et de force » et « un homme mort » (fin du § 4), celle de la « terre abondante » et de l'« arbre admirable » (§ 6) vont aussi loin qu'il se peut dans l'appréciation de la fécondité d'esprit dégagée à propos de la comparaison entre la pensée de Descartes et celle d'Augustin.

Notons enfin que notre extrait se conclut sur un éloge de la géométrie, présentée comme la science « qui apprend la véritable méthode de conduire sa raison » (§ 8). On remarque que Pascal reprend presque littéralement une partie du titre même du premier ouvrage publié par Pascal vingt ans plus tôt : le *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*.

Par ailleurs, ce qui est historiquement intéressant, c'est la façon dont Pascal prend implicitement position face à Arnauld, non seulement en attribuant pleinement le « Je pense, donc je suis » non pas à Augustin, mais bien à Descartes, d'autre part en critiquant les logiques qui n'énonceraient les règles de l'art de persuader qu'en passant et au milieu d'une foule d'autres préceptes, sans apercevoir toute la fécondité, de ces règles, reproche qui atteint par avance la *Logique ou l'art de penser* d'Arnauld et Nicole.

Pour conclure, on peut dire que Pascal est moins opposé à Descartes et plus éloigné qu'on ne l'a cru de ses amis de Port Royal et particulièrement d'Arnauld<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> Pour ceux qui voudraient approfondir l'étude de l'évolution des relations entre Antoine Arnauld et Blaise Pascal, je renvoie au livre de Michel Le Guern, *Pascal et Arnauld*, Paris, Champion, 2003.



### III. Sur la différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse

Si l'on veut prendre conscience de la personnalité originale de Pascal en philosophie, il est indispensable de prendre appui sur le contexte du temps. Nous avons commencé à voir combien il se distingue d'Arnauld dans l'appréciation respective de la pensée philosophique de Descartes et d'Augustin et dans la conscience du fait que les règles de l'art de persuader ne sont pas des règles de logique parmi d'autres.

Je proposerai maintenant un travail de distinction équivalent, qui portera cette fois non plus seulement sur l'esprit géométrique, mais sur la distinction pascalienne bien connue entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. Je propose de commencer par la lecture comparée de deux textes : d'une part, le début de la lettre que son ami le chevalier de Méré a écrite à Pascal et qui porte sur la supériorité de la vue fine sur les mathématiques ainsi que sur le refus de l'infiniment petit, d'autre part la pensée de Pascal la plus développée sur la différence entre géométrie et finesse, et qui répond à sa façon aux propos de Méré.

Pour avoir une vue plus complète encore de l'ensemble des textes qui se répondent l'un l'autre, il serait bon que vous commenciez par lire le discours intitulé « Disproportion de l'homme » (Lafuma, 199 ; Le Guern 185), qui constitue le texte le plus abouti des *Pensées* et dont toute la partie sur l'infiniment petit correspond très certainement à ce que Méré a dû lire ou entendre de Pascal et à quoi il s'oppose.

## **(1) Le chevalier de Méré et Pascal**

Non datée, la « lettre à Monsieur Pascal » a été publiée par le chevalier de Méré en 1682 comme la lettre XIX dans un ouvrage intitulé *Lettres de Monsieur le Chevalier de Méré*, Paris, p.110-126<sup>4</sup> :

Vous souvenez-vous de m'avoir dit une fois, que vous n'étiez plus si persuadé de l'excellence des Mathématiques. Vous m'écrivez à cette heure que je vous en ai tout à fait désabusé, et que je vous ai découvert des choses que vous n'eussiez jamais vues si vous ne m'eussiez connu. Je ne sais pourtant, Monsieur, si vous m'êtes si obligé que vous pensez. Il vous reste encore une habitude que vous avez prise en cette Science à ne juger de quoi que ce soit que par vos démonstrations qui le plus souvent sont fausses. Ces longs raisonnements tirés de ligne en ligne vous empêchent d'entrer, d'abord en des connaissances plus hautes qui ne trompent jamais. Je vous avertis aussi que vous perdez par là un grand avantage dans le monde, car lorsqu'on a l'esprit vif, et les yeux fins on remarque à la mine et à l'air des personnes qu'on voit quantité de choses qui peuvent beaucoup servir, et si vous demandiez selon votre coutume à celui qui sait profiter de ces sortes d'observations sur quel principe elles sont fondées, peut-être vous dirait-il qu'il n'en sait rien, et que ce ne sont des preuves que pour lui. Vous croyez d'ailleurs que pour avoir l'esprit juste et ne pas faire un faux raisonnement, il vous suffit de suivre vos Figures sans vous en éloigner, et je vous jure que ce n'est presque rien non plus cet art de raisonner par les règles, dont les petits esprits et les demi-Savants font tant de cas. Le plus difficile et le plus nécessaire pour

---

<sup>4</sup> L'ensemble du texte est accessible en ligne sur Gallica (catalogue des ouvrages numérisés).

cela dépend de pénétrer en quoi consistent les choses qui se présentent, soit qu'on veuille les opposer ou les comparer, ou les assembler, ou les séparer, et dans le discours en tirer des conséquences bien justes. Vos nombres ni ce raisonnement artificiel ne font pas connaître ce que les choses sont, il faut les étudier par une autre voie, mais vous demeurerez toujours dans les erreurs où les fausses démonstrations de la Géométrie vous ont jeté, et je ne vous croirai point tout à fait guéri des Mathématiques tant que vous soutiendrez que ces petits corps dont nous disputâmes l'autre jour se peuvent diviser jusques à l'infini.

## **(2) Pascal : Géométrie et finesse dans les *Pensées***

Il s'agit de la pensée Lafuma 512 et Le Guern 466. Appartient à la série XXII, la seconde des pensées présentées comme des « Mélanges » :

Différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse

[§ 1] En l'un les principes sont palpables, mais éloignés de l'usage commun, de sorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-là, manque d'habitude ; mais pour peu qu'on l'y tourne, on voit les principes à plein ; et il faudrait avoir tout à fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros qu'il est presque impossible qu'ils échappent.

[§ 2] Mais dans l'esprit de finesse, les principes sont dans l'usage commun et devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête, ni de se faire violence ; il n'est question que d'avoir bonne vue, mais il faut l'avoir bonne ; car les principes sont si déliés et en si grand nombre qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or l'omission d'un principe mène à l'erreur ; ainsi il faut avoir la vue bien nette pour

voir tous les principes, et ensuite l'esprit juste pour ne pas raisonner faussement sur des principes connus.

[§ 3] Tous les géomètres seraient donc fins s'ils avaient la vue bonne, car ils ne raisonnent pas faux sur les principes qu'ils connaissent. Et les esprits fins seraient géomètres s'ils pouvaient plier leur vue vers les principes inaccoutumés de géométrie.

[§ 4] Ce qui fait donc que de certains esprits fins ne sont pas géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de géométrie, mais ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux, et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine, on les sent plutôt qu'on ne les voit, on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes. Ce sont choses tellement délicates, et si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat et bien net pour les sentir et juger droit et juste, selon ce sentiment, sans pouvoir le pus souvent le démontrer par ordre, comme ne géométrie, parce qu'on n'en possède pas ainsi les principes, et que ce serait une chose infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la chose, d'un seul regard, et non pas par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. Et ainsi il est rare que les géomètres soient fins, et que les fins soient géomètres, à cause que les géomètres veulent traiter géométriquement ces choses fines et se rendent ridicules, voulant commencer par les définitions et ensuite par les principes, ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnement. Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse, mais il le fait tacitement, naturellement et sans art. Car l'expression en passe tous les hommes, et le sentiment n'en appartient qu'à peu d'hommes. Et les

esprits fins au contraire, ayant ainsi accoutumé à juger d'une seule vue, sont si étonnés quand on leur présente des propositions où ils ne comprennent rien et où pour entrer il faut passer par des définitions, et des principes si stériles, qu'ils n'ont point accoutumé de voir ainsi en détail, qu'ils s'en rebutent et s'en dégoûtent.

[§ 5] Mais les esprit faux ne sont jamais ni fins, ni géomètres. Les géomètres qui ne sont que géomètres ont donc l'esprit droit, mais pourvu qu'on leur explique bien toutes choses par définitions et principes ;autrement ils sont faux et insupportables, car ils ne sont droits que sur les principes bien éclaircis.

[§ 6] Et les fins qui ne sont que fins ne peuvent avoir la patience de descendre jusque dans les premiers principes des choses spéculatives et d'imagination qu'ils n'ont jamais vues dans le monde, et tout à fait hors d'usage.

### *Commentaire*

Il est éclairant de confronter cette pensée célèbre à la lettre de Méré. Cet ami de Pascal, bel esprit et honnête homme, modèle de finesse et de maîtrise dans l'art d'agréer, se piquait également de mathématiques. Il s'est intéressé particulièrement à la règle des partis, c'est-à-dire à la question des probabilités, mais sans approcher le génie ni le talent mathématique de Pascal. Sur la question de la division de l'espace à l'infini que défend Pascal, Méré s'oppose à lui, et le passage portant sur la question dans le traité *De l'esprit géométrique* peut être considéré comme une réponse aux critiques du chevalier de Méré. Toute la suite de la lettre de Méré à Pascal constitue d'ailleurs le développement de cette critique, avec des arguments empruntés à l'expérience du monde plutôt qu'au raisonnement

mathématique. Comme je l'ai dit, on peut considérer que Méré répond aux considérations initialement développées par Pascal dans le texte des *Pensées* intitulé « Disproportion de l'homme ». C'est donc en lisant cette lettre que l'on voit le mieux le fil directeur qui relie trois textes majeurs de Pascal : la pensée sur la disproportion de l'homme, le traité sur l'esprit géométrique et les pensées sur la différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse.

Dans son traité inachevé, Pascal défendait la valeur de l'esprit et de la méthode géométrique, ainsi que la divisibilité de l'espace à l'infini. Cette fois, dans sa pensée sur géométrie et finesse, il reprend à sa façon l'opposition de Méré entre « ces longs raisonnements tirés de ligne en ligne » et ceux qui ont « l'esprit vif et les yeux fins », mais pour élaborer une antithèse dans laquelle aucune de ces formes d'esprit n'est récusée. Pascal ne polémique donc pas directement avec Méré. Il prend suffisamment de recul pour montrer les qualités, mais aussi les limites de l'une et l'autre forme d'esprit.

On peut donc parler d'un strict parallèle et d'une certaine neutralité pascalienne dans la pensée qui nous occupe. Aucun des deux esprits n'est préféré à l'autre. L'un et l'autre s'opposent aux esprits faux. Ou plutôt, chacun est droit et juste en son ordre, pour la sorte de principe qu'il sait appréhender, mais les géomètres sont faux et insupportables pour tout ce qui ne saurait s'expliquer par définition et principe, tandis que les fins n'ont pas la patience de pénétrer les principes abstraits des choses spéculatives.

Ce qui n'est pas dit mais ressort de cette mise en parallèle, c'est qu'un esprit droit en tout saura être géomètre sur les principes abstraits et fin sur les principes reçus dans l'usage commun.

### **La pensée L 513 et LG 467 :**

Dans la pensée qui suit, et qui porte également sur « Géométrie. Finesse. », la balance penche cette fois du côté de la finesse, que ce soit pour l'éloquence, la morale ou la philosophie. Pensée donc décisive, qui montre que Pascal n'a pas abandonné toute philosophie. Il écrit en effet : « La vraie éloquence se moque de l'éloquence, la vraie morale se moque de la morale [...] Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher ».

Certaines tournures de cette pensée écrite pour soi peuvent dérouter. Pour le passage opposant la « morale du jugement » (qui est, pour Pascal, la vraie morale) à la « morale de l'esprit », je propose de rapporter le « qui est sans règles » à la morale du jugement. En effet, l'esprit renvoie ici à la géométrie, qui procède donc par règles (voir l'*Art de persuader*), tandis que le jugement transcende les règles établies pour aller plus en profondeur en s'appuyant sur le sentiment et sur le cœur. On se rapproche ici de la distinction pascalienne entre l'ordre des esprits et l'ordre de la charité. Il est donc nécessaire, pour conclure provisoirement ce cours, de s'interroger sur la notion pascalienne de l'*Ordre*.

#### IV. Sur l'ordre selon Pascal

La question de l'ordre à suivre dans la démonstration de la vérité est l'une des plus centrales de celles que se pose Pascal. En même temps, il semble qu'il se heurte à la difficulté qu'il y a à proposer un exposé théorique sur cette question, du moins si nous en jugeons par les textes conservés. Nous avons vu, dans le traité inachevé sur l'*esprit géométrique* et l'*Art de persuader*, que la question restait chez lui programmatique : annoncée comme une deuxième section non écrite (ou perdue), puis abordée pour être aussitôt interrompue.

Dans les *Pensées*, on peut dire que la question est plus déterminante encore. L'ordre apparaît comme titre de la première des liasses classées, et l'on retrouve le terme comme titre de plusieurs pensées appartenant aux séries sans titres (voir au mot « ordre » dans les index des éditions Lafuma (p.642-644) ou Le Guern (vol. II, p.1647) et étudier toutes les pensées correspondantes).

Comment caractériser la conception pascalienne de l'ordre dans les *Pensées* ? Je propose de distinguer au moins deux problématiques.

1/ Il y a tout d'abord la question de l'ordre géométrique, dont nous avons vu que Pascal ne l'a que partiellement traitée.

2/ Il y a ensuite la question très concrète de l'ordre qu'il entendait suivre dans la composition du livre qu'il a projeté d'écrire et sur lequel il a tenu une conférence à Port Royal en 1658 : octobre ou novembre 1658 selon Louis Lafuma, mai ou juin de la même année selon Jean Mesnard. Filleau de la Chaise dans son *Discours des Pensées* et Etienne Périer dans la préface à la première édition des *Pensées*, font le récit de cette conférence.

Outre cette conférence que nous connaissons par ces deux récits ainsi que par les deux grands textes réunis dans la liasse classée XI sous le titre A.P.R., nous avons les titres des liasses classées (Le Guern, p.543), qui



apportent des indications pour un ordre thématique. Nous avons aussi que Pascal a envisagé différentes formes littéraires : un « ordre par dialogues » (LG 2), mais aussi un ordre par lettres (LG 9). En d'autres lieux, il parle aussi de « discours ».

Cependant, dans les liasses non titrées des *Pensées*, Pascal revient d'une autre façon sur l'ordre, et semble avoir renoncé à un ordre méthodique et suivi. Très importantes à cet égard sont les pensées L 532, 683, 694, ou LG 472, 577, 588.

### **La pensée L 532 ou LG 472 :**

Voici le texte du début de la pensée dans la transcription de Le Guern :

Prin.

J'écrirai ici mes pensées sans ordre et non pas peut-être dans une confusion sans dessein. C'est le véritable ordre et qui marquera toujours mon objet par le désordre même.

Je ferais trop d'honneur à mon sujet si le traitais avec ordre puisque je veux montrer qu'il en est incapable.

Tandis que Lafuma lisait « Pyrr. » pour « Pyrrhoniens », Le Guern lit « Prin. » pour « Principes de la philosophie ». Il estime en effet que cette pensée ainsi que les trois suivantes selon l'édition Lafuma, mais réunies toutes les quatre sous le même numéro par Le Guern, sont des réflexions et des notes prises à l'occasion de la lecture de la lettre-préface de Descartes à ses *Principes de la philosophie*.

Cette supposition n'est pas sans argument. Ainsi Descartes, dans sa lettre-préface, avant le passage fameux sur l'arbre de la philosophie, écrit

ceci, dont Pascal prend le contre-pied : « je voudrais ici expliquer l'ordre qu'il me semble qu'on doit tenir pour s'instruire ». La récusation pascalienne de tout ordre méthodique pour exposer ses pensées montre bien qu'il a dépassé ici les limites de l'ordre géométrique, sans que celui-ci soit désavoué dans son ordre. Reportons-nous à cet égard à une autre pensée importante sur la question de l'ordre :

**La pensée L 694 ou LG 588 :**

Ordre.

J'aurais bien pris ce discours d'ordre comme celui-ci : pour montrer la vanité de toutes sortes de conditions, montrer la vanité des vies communes et puis la vanité des vies philosophiques, pyrrhoniennes, stoïques ; mais l'ordre n'y serait pas gardé. Je sais un peu ce que c'est et combien peu de gens l'entendent. Saint Thomas ne l'a pas gardé. La mathématique le garde, mais elle est inutile en sa profondeur.

## Conclusion

Ce cours sur Pascal et la vérité ne propose pas une interprétation définitive, mais seulement une introduction limitée et concise à la pensée de Pascal. Comme pour l'étude sur Descartes et la vérité, j'ai privilégié un texte assez court, inachevé et posthume : pour l'un, *La Recherche de la vérité par la lumière naturelle* ; pour l'autre, le traité *De l'esprit géométrique* incluant le développement sur l'*Art de persuader*. Mon intention fut dans les deux cas de m'effacer pour laisser l'étudiant directement aux prises avec le texte de Descartes ou de Pascal.

Pour Pascal, j'ai voulu montrer que son traité, ainsi que certaines des pensées qui s'y rapportent, a été conçu dans un dialogue critique avec des esprits proches de lui comme Antoine Arnauld ou le chevalier de Méré. En restituant ce contexte intellectuel, j'ai voulu aider l'étudiant à mieux pénétrer les intentions de Pascal.

Pour la question de l'ordre, j'ai volontairement laissé inachevé le commentaire, afin que l'étudiant puisse par lui-même poursuivre sa lecture et son commentaire des pensées sur l'ordre et rechercher par lui-même ce que Pascal entend par « garder l'ordre ». Bien entendu, l'approche demandée pour ce cours reste limitée : une connaissance et une interprétation générale des *Pensées* ne sont pas requises, même si une lecture personnelle des *Pensées* serait souhaitable.

A ceux qui voudraient compléter ce cours par un commentaire académique, je renvoie au livre récemment paru d'Hélène Bouchilloux : *Pascal*, Vrin, 2004. A ceux qui voudraient plutôt approfondir la confrontation entre Pascal et Arnauld, je renvoie à l'ouvrage cité de Michel Le Guern et à la lecture de la *Logique* de Port-Royal.

*Pour l'examen terminal, l'étudiant aura le choix entre un sujet général de dissertation sur Pascal et un ou deux commentaires de texte.*